

Connaissance
de
L'INCONSCIENT

FRANÇOIS GANTHERET

**Incertitude
d'Eros**

nrf
Éditions Gallimard

AVANT-PROPOS

Les mains amassent le plâtre, l'étirent, l'élèvent. La forme en quelques instants coule des doigts rapides. Il se recule et regarde : une femme se dresse, déjà là, et tout commence alors : un corps à corps avec l'œuvre, difficile, agressif, destructeur.

Il lui porte des coups, il la plie et la déforme, et elle résiste à cette guerre qui dure des nuits, des semaines, des mois. Elle vit, elle persiste à vivre, elle tremble, opiniâtre, chaque fois changée, de plus en plus singulière. De part et d'autre de la guerre, symétriques et vivants, solitaires et réciproques, Giacometti et la femme de plâtre.

Ce qu'il poursuit dans la lutte, c'est le commencement. Le temps où cela va être, où la place de cela qui est cherché blanchit comme l'aube qui commence à séparer terre et nuit. Il cherche dans la sculpture ce qui est d'emblée donné à la peinture (mais au prix d'autres handicaps), la distance absolue. Que l'on se rapproche ou que l'on s'éloigne, on ne sera ni plus près ni plus loin de ce qui est représenté. Cela, ce personnage, cet objet, vit en lui-même, vit sans nous. Nous ne pouvons jamais vraiment penser que les objets ont un dépôt d'existence « sans nous ». C'est contre cette infirmité que se bat Giacometti. Ce sont ces entraves, qui font des objets des prolongements de nous-même, pas vraiment vivants sans nous, qu'il attaque, qu'il frappe rageusement. La sculpture de Giacometti est *réelle* et décide du vide qu'elle crée autour d'elle : on ne pourra le franchir.

En mars 1934 il commence une sculpture ; en quelques mouvements, comme d'habitude, le personnage est créé, une longue femme assise, dans une naïveté pure d'offre et de demande : « l'émanation même du désir d'aimer et d'être

aimé en quête de son véritable objet humain et dans sa douloureuse ignorance », écrit, dans *L'amour fou*, André Breton qui assiste jour après jour au travail de son ami. Le siège incliné vers l'avant, les jambes appuyées sur une planchette, les yeux – le droit une roue intacte, le gauche une sorte de roue brisée – cela ne changera plus. Mais les bras, eux, vont sans cesse varier dans leur longueur, et cela est important car les avant-bras, ramenés devant la poitrine, placent les mains, à distance l'une de l'autre, dans la position de tenir un objet : « L'objet invisible », ce sera le nom de la sculpture.

Breton est inquiet de ces variations. Il se met à craindre pour cette femme, tant elle est fragile et gracieuse, tant il lui semble que son ami est là aux prises avec une précieuse figure de l'amour. Et si une intervention féminine, d'une femme réelle, venait lui porter préjudice, à elle qui vit dans le plâtre ainsi torturée? Or c'est ce qui se produit, une femme entre dans la vie de Giacometti, il n'est plus seul; et les bras de la femme de plâtre s'allongent, et du même coup les mains, sans varier dans leur position respective, descendent et découvrent la poitrine : *et l'objet invisible disparaît*.

La chair, la réalité de la chair de la femme fait s'évanouir l'objet absent, l'objet réel. Éros cède à sa fatigue, se retire de son combat, il renonce à l'extrême solitude de sa quête, il laisse sa tête s'incliner et reposer. Être en face, projet, s'estompe en lassitude. Éros trouve son objet, mais il y a trop d'objet, il n'y a plus l'objet. Il faut repartir, chercher ailleurs, répéter. Remettre en jeu et en mouvement. Éros est incertain et son incertitude est *essentielle*. Il ne vit que de son échec, il meurt en son succès. Cette aporie est fondatrice, originaire. Seul l'acte créateur la dépasse en un instant qui restera gravé; et, peut-être, l'interprétation, en son moment le plus vif et le plus rare; et, participant de l'une et de l'autre certains moments dans toute vie, qui en font le prix et y maintiennent l'espoir.

La lassitude de Giacometti ne durera qu'un moment. La lutte reprend, et il en laissera aller seul le témoignage après plusieurs mois, à la fin de l'année 1934 : l'objet invisible, réapparu, immuable sphère de silence.

Qu'est-ce que cet objet? Objet du désir? Non, il est trop indubitable. Mais il est aussi totalement sexué, il ne se tient que dans le plus pur, le plus dépouillé de la quête sexuelle. Aussi indubitable que l'objet du besoin, mais totalement

sexué : c'est cela, l'objet en son horizon, l'enfin arrivé de la recherche sexuelle. Qu'il soit absent est le seul mode selon lequel il peut être indubitable, et nous laisser cependant dans une totale liberté. Qu'est-il? Est-il à elle, ou elle, qui l'offre? À nous, qui le regardons absent, lui que remplit de ce vide notre regard? Non, il est entre, autre; radicalement tiers.

Éros tâtonne, il effleure : « Ce (je) serait ça? Non, je ne l'ai pas. » Toute la peine est dans ce hiatus. Je, et l'objet, n'existent que de cet espace, de ce vide. Le pari de Giacometti : le vide immobilisé en son frémissement. Il le donnera à voir dans ses « cages », dans ses « places » – respect solitaire des silhouettes qui croisent en cet espace. Mais surtout il en entoure ses figures dressées.

Ce qu'Éros cherche, c'est sa mort, enfin obtenue : retombée de toute tension, totalisation absolue, achevée. La pulsion de mort n'a pas d'énergie propre, car elle est l'énergie d'Éros : nostalgie d'un temps originaire où il n'y avait pas à chercher longtemps – à vivre – pour trouver le repos : le « temps de la mort facile », écrivait Freud. Tout objet d'amour n'est convoqué que dans ce but, ne persiste que dans cette illusion. Vivre, miné de l'intérieur par la mort en son principe, s'épuise en cette recherche jusqu'à l'ultime réconciliation. L'entreprise de Giacometti est une protestation, une extrême et farouche dignité contre cette déraison. Arrêter le gâchis, assigner à la mort un espace et se tenir en face, seul. Faire exister l'objet en son seul état de vérité : invisible.

L'analyse ne vise à rien d'autre. Elle est recherche : de la chose vraie, du fantasme inconscient, de la représentation trop présente pour être dite – c'est-à-dire : refoulée; saisir une substance. Et elle est épreuve de la vanité de cette recherche, jusqu'à en désespérer. Mais elle n'est vraiment analyse que dans le temps qui dépassera ces actes et qui en sortira : l'ex-actitude, temps d'interprétation. Cela exige qu'on se déprenne de tout savoir sur ce qui s'entend : et pas seulement d'un savoir « théorique », décrypteur, mais de tout le savoir qui ne cesse de *fabriquer* ce que l'on entend comme ce que l'on voit. Aussi bien ce moment ne peut être cherché : on ne cherche pas la surprise. On ne peut que relâcher autant que possible les fils obstinément tendus vers l'objet de perception et de pensée : deuil sans cesse à faire d'une pleine advenue de la représentation dans l'espace de pensée. Ce qui peut alors naître, c'est le vide de sa place, exactement dessiné.

Ce ne sont pas les souvenirs « excessivement nets » qui, émergeant, disent le fin mot du refoulé. Ils ne font que rôder autour, en dessiner les bords. Ce qui va entraîner mutation, orientation neuve et autre du sujet et de son monde, c'est toujours quelque chose qu'on ne peut vraiment remplir : « ceci, cette scène, l'ai-je vraiment vue ? Ou me l'a-t-on racontée ? ou est-ce que je la construis ? » Construction, en effet, et dont l'effet de vérité tient non à son contenu, mais à son architecture, à la disposition de sa vacuité. Le souvenir en son émergence ne peut être que le dessin d'une absence.

Ceci, l'objet invisible, tient à la fois de la mort et de la vie. De la mort, parce que dessin enfin arrêté, abouti ; de la vie, parce que vide qui résiste. La mort est là négation positive, elle a fonction de limite.

Ce livre parle des limites, et l'objet invisible y est point de perspective. Ces limites, ce sont d'abord le « support » biologique, le corps, ses organes et ses fonctions vitales ; l'environnement, ce qu'il apporte et ce qu'il refuse, l'ensemble des agencements et des signes qu'il propose ou qu'il impose ; le contexte collectif, culturel et socio-politique. Extérieurs à l'espace psychique, ces pans de réel en indiquent les contours. Ils le nourrissent de représentations, mais au prix d'une opération délicate, souvent dite de métaphorisation, par laquelle le sujet les constitue comme siennes, les « invente ». Il arrive qu'ils débordent et fassent intrusion sans que soit possible cette reprise symbolisante. Alors est mise en péril la fonction d'*origine* qui naît au pointillé de leurs frontières.

Limite aussi de et dans la représentation : portant en elle-même l'altérité de son origine, vide de la chose dont elle soutient l'image, la représentation n'est que d'être « creuse ». Il sera souvent fait appel à la création artistique, poétique notamment, comme ce qui peut faire *apercevoir* l'invisible.

« Psyché est étendue ; de cela, elle ne sait rien », écrivait Freud au soir de sa vie. Où peut se situer l'homme qui dit cela ? Par quel léger, fugitif et capital pas de côté, d'où il se voit voyant, et dont il laisse une rapide note de voyage ? L'incertain parcours d'Éros est tracé de l'étendue. Là où il s'arrête n'est déjà plus ce à quoi il aspire. Là où pour l'instant il n'est pas encore allé, là commence l'objet invisible, le seul objet, *terra ignota*.

I

Per via di levare

Jeanne avait dix-sept ans quand son père mourut, brusquement et sans que rien laissât prévoir cette fin. Il rentrait d'une de ses tournées dans un bourg de la région, où on l'avait appelé pour exercer son métier de tapissier; c'était l'hiver et il y était allé en train. L'été, par contre, et si ce n'était pas trop loin de Moulins, il s'y rendait souvent à bicyclette. C'était un homme doux et paisible, que tout le monde connaissait et respectait, dans cette vie de province qui conservait encore, dans les années cinquante, sa propre justification. Le père de Jeanne était nécessaire, il était le tapissier de Moulins, que l'on décidait, après réflexion, d'aller voir, un jour de marché; avec lequel on discutait, dans la cuisine surchauffée, autour d'un verre de blanc; qui promettait de venir « d'ici la fin du mois ». Il participait nécessairement de la pulsation lente de la vie sociale. La mère restait à la maison. Lorsque, dans la cuisine où elle vaquait aux fourneaux, elle entendait derrière son dos les hommes discuter, il arrivait qu'elle intervînt, d'une remarque brève. Elle avait aussi, respecté et ininterrogé de tous, un secteur de vie bien à elle : elle lisait – des romans, disait Jeanne.

Jeanne avait poursuivi tranquillement ses études, passé son brevet, et commençait une terminale; elle voulait être « puéricultrice ». Et puis, cela arriva : le père rentra un soir, se dit fatigué, s'alita. Le médecin vint à dix heures du soir, resta longtemps dans la chambre. À deux heures du matin, ce qui ne se concevait pas quelques heures auparavant était accompli : le père était mort. L'écrasante, l'épaisse rapidité de cette mort laissa Jeanne et sa mère échouées comme après une crue subite. Elles furent immobiles pendant des semaines, des mois même. On les entoura chaleureusement au début;

mais elles étaient alors choquées, comme en suspens. Elles furent de plus en plus seules, et le froid les réveilla. Plus rien ne les retenait à Moulins. La vie continuait, se modifiait, et celui qui avait été l'unique et essentiel engrenage de leur vie avec la vie extérieure manquait depuis trop longtemps. Un cousin boulanger, à qui cela avait réussi, les incita à « monter à Paris ». Isolées et serrées l'une contre l'autre, elles réunirent les économies de la famille, avec lesquelles, par l'entremise du cousin, elles achetèrent une petite épicerie dans la banlieue parisienne et vinrent s'y installer. Dérive, ou choix d'un nouveau départ? L'un et l'autre, et tout dépendrait de la suite.

La suite fut catastrophique. Elles n'avaient aucune idée de la gestion d'un commerce. L'épicerie était minuscule. Leurs économies avaient tout juste suffi à payer un premier versement, il ne leur restait aucun fonds de roulement. Les revenus ne suffisaient pas à payer les traites, et le prix qu'elles avaient accepté se révélait exorbitant. Elles tinrent cependant dix ans, avant d'être déclarées en faillite. Le déménagement eut lieu la veille de la démolition de la rue où était située l'épicerie : tout autour, s'élevaient les murs de béton de la ville nouvelle; le béton était blanc, la ville nouvelle était large et haute avec des lumières vives. La rue était grise et pauvre, elles étaient grises et pauvres et déjà les démolitions commençaient. Toute une partie du mobilier, venu de Moulins, devait aller au garde-meubles. Elles ne conservaient que ce qui pouvait garnir une petite chambre qu'elles avaient trouvée à louer : un lit « d'une place et demie », une table, deux chaises, une cuisinière à gaz. Déjà, la chambre était encombrée.

Jeanne parvint à « rentrer aux Postes » : sans cela, elles auraient sombré immédiatement. Sur son salaire, une fraction était systématiquement prélevée « pour les dettes ». Avec le reste, elles survivaient. La mère ne bougeait plus guère de la chambre. Elle fut de plus en plus souvent malade. C'est à ce moment-là que Jeanne – qui y pensait depuis longtemps – eut l'idée de se marier : parce qu'il est « normal » pour une fille de trente ans de se marier; parce qu'elle avait obscurément le désir d'un homme auprès d'elle; et parce que, se disait-elle le plus clairement, seul son mariage leur permettrait de sortir de cette misère. La mère s'opposait pesamment à ce projet : elle se voyait abandonnée. Jeanne tint bon, et comme

elle n'avait aucune fréquentation masculine, aucun loisir où elle pût faire une rencontre, une grande timidité et une conscience claire de son peu d'attrait physique, elle finit, sur le conseil d'une collègue, par passer une annonce dans *Le Chasseur français*.

Elle rencontra ainsi un homme de trente-cinq ans, qui se présenta accompagné de sa mère. Il parlait peu, et avait un aspect physique très quelconque, quelque chose d'inachevé en lui. La mère parlait pour deux, et faisait valoir que son commerce de vêtements, dans lequel son fils travaillait, lui assurait une situation « honorable ». Ils se rencontrèrent quelques fois, allèrent au cinéma et dînèrent dans une brasserie de la ville nouvelle. Jeanne trouvait qu'il parlait bien peu, mais qu'il avait l'air doux, et c'était, dans l'anxiété qui l'assailait, un aspect essentiel pour elle. Ils se marièrent à la sauvette, et se retrouvèrent seuls le soir, deux parfaits inconnus dans une chambre de l'appartement de la mère. Un geste de tendresse eût pu tout sauver, mais elle était terrorisée, et lui aussi. Il n'avait jamais connu de femme, il était plein de désir épais et de crainte obscure; elle n'était que peur et envie de douceur. Il laissa son envie croître brutalement, pour faire taire sa peur. Il éteignit la lumière, et la viola brièvement, dans un grand silence. Puis il s'endormit. À trois heures du matin, glacée jusqu'au centre d'elle-même, elle rentra auprès de sa mère, à pied, à trois kilomètres de là. Ainsi finit le mariage de Jeanne, qui ne se donna même pas la peine de divorcer.

La mère était de plus en plus malade. Elle commença à se casser progressivement : fracture du poignet, puis d'un bras. Et, lors d'une chute dans l'escalier, l'inévitable fracture du col du fémur. Jeanne dut lui laisser le lit et prit l'habitude de coucher dans le fauteuil. Elle courait de chez elle à ses huit heures de travail à la poste, revenait aussi vite, soignait sa mère et dormait quelques heures. L'espace de la chambre se rétrécissait; et la mère se recassa, cette fois spontanément. Le médecin ordonna l'hospitalisation, à laquelle Jeanne, qui avait jusque-là résisté farouchement, dut donner son accord.

Elle n'en eut guère de repos. L'hôpital était à des heures d'autobus, et elle devait solliciter un régime spécial de son chef de bureau, afin de pouvoir grouper ses heures de liberté et s'y rendre, trois fois par semaine. Les autres jours, elle se rongeaient de remords, de ne pouvoir y être. Un jour, elle

apprit en arrivant à l'hôpital que sa mère avait été transférée dans un service de grabataires, dans la banlieue nord de Paris; on n'avait pas jugé bon de la prévenir. Elle eut beaucoup de mal à trouver le nouvel hôpital, et fut atterrée devant cette antichambre de la mort, dépotoir des hôpitaux de Paris. Elle conçut le projet d'en faire sortir à tout prix sa mère, mais comme elle était timide, elle mit plusieurs semaines avant d'oser en parler au médecin. Celui-ci lui dit tout à trac que c'était impossible, et que de toute façon la malade n'en avait plus pour longtemps. La vague d'horreur et de remords qui submergea Jeanne n'eut pas le temps de s'apaiser : la mère mourut enfin.

Elle arriva trop tard pour lui fermer les yeux : sa mère était déjà à la morgue, où elle pouvait aller la voir, certes, mais : « Il vaut mieux pas, allez! Vous la verrez après-demain pour la mise en bière. » Elle revint le surlendemain. Elle était seule, et fut happée par l'homme des pompes funèbres, qui avait des papiers à lui faire signer, avant de pouvoir se rendre dans la pièce où se faisait la mise en bière. Un prêtre officiait, qu'elle n'osa pas déranger. Quand il eut terminé, elle s'approcha, regarda le visage et les mains de sa mère. Un léger trouble s'empara de son esprit, elle eut l'idée de l'embrasser, hésita. Déjà on posait le couvercle. C'est alors... n'avait-elle pas vu la peau de sa mère fraîche et – si elle l'eût touchée – sûrement tiède? N'avait-elle pas vu sa poitrine se soulever légèrement comme si – oui! – elle respirait? Elle esquissa un mouvement vers le cercueil, on la retint avec cette intolérable ferme bonté qui avilit celui qui souffre, en traitant sa souffrance comme une faiblesse. Elle prit place dans le fourgon, en proie à d'effroyables tourments. Elle se reprochait de ne pas être intervenue plus fermement, d'avoir cédé. L'horreur monta encore en elle quand on descendit le cercueil dans la fosse. Elle voulut cette fois crier : « Arrêtez... je crois... peut-être... » On la retint encore et à onze heures tout était fini et elle était seule dans le cimetière.

Elle y resta toute la journée, puis dut sortir à la nuit et continua à rôder autour du cimetière. L'image de sa mère enterrée vivante, insoutenable, jetait son corps en avant, vers le gardien, vers quelque passant. Et l'accueil qui lui serait fait la retenait, la faisait rentrer dans l'ombre. Au petit matin, elle entra dans un commissariat, et dit avec une politesse incroyable, au regard du tourment intérieur qui la secouait :

« S'il vous plaît, est-ce que l'on ne pourrait pas rouvrir le caveau de M^{me} X., c'est ma mère, et je crois... Peut-être qu'elle respire encore. »

C'est ainsi qu'elle fut conduite à l'hôpital psychiatrique, et c'est alors que je la vis pour la première fois. Elle n'avait que trente-sept ans, mais en paraissait beaucoup plus; en fait elle était sans âge, grande, vêtue de noir, épaisse, informe. Elle manifestait une grande politesse, mais on la sentait tout entière dans son délire. J'eus de nombreux entretiens avec elle, au cours desquels elle parlait volontiers, et je connus bientôt toute l'histoire. J'étais plein de colère devant ce laminoir de la misère, je me sentais vaguement coupable d'y participer de quelque façon; et les étincelles de gaieté malicieuse, qu'il lui arrivait d'avoir de plus en plus fréquemment, qui semblaient venir des temps lointains où elle était petite fille à Moulins, me remplissaient de révolte: je crois que ce fut ce qui me poussa à vouloir à tout prix l'aider, la « guérir »: faire renaître ce qui avait été ainsi tué.

Je travaillai longtemps et bien, je crois, avec elle. Je fis des interprétations judicieuses et obtins des résultats conséquents. Le délire s'effaça peu à peu. Au début de nos entretiens, après avoir volontiers parlé de sa vie, elle finissait régulièrement par me demander, sur le pas de la porte: « Dites, je sais que ça n'est pas possible, hein? Même si elle respirait encore, ça ne peut plus être vrai maintenant? »

Que répondre? La position analytique eût voulu que je m'abstienne, que je la renvoie à ses propres commentaires. La position psychiatrique – surtout ne jamais rentrer dans le délire! – eût consisté, comme je l'ai entendu d'un médecin, à lui dire brutalement: « Elle n'a *jamais* respiré depuis qu'elle est morte! » Verdict énoncé au nom d'une logique des faits qui laissait intacte celle de la croyance. Je m'en tirais avec un: « Vous le savez bien, vous venez de le dire vous-même », compromis avec le délire qui respectait l'idée que sa mère pouvait être encore vivante quand on l'avait mise en terre. Quoique j'en eusse conscience et m'en sentisse vaguement coupable, je ne pouvais tout bonnement pas faire autrement. Il fallait que je sois *avec* elle.

Les souvenirs s'orientaient de plus en plus vers son enfance: heureuse, pleine de jeux et de paysages. Peu à peu l'image de la mère se relativisa: Jeanne commença à faire état de sentiments hostiles à son égard. Elle revint sur son mariage:

peut-être cet échec était-il dû en partie à sa mère, qui ne l'avait en rien avertie des choses du sexe? Sa mère ne voulait pas, non plus, de ce mariage : elle craignait d'être laissée pour compte. Les exigences de ses maladies l'avaient empêchée de sortir, de « fréquenter ». Elle remonta à son enfance : parfois le père l'emmenait en tournée, quand elle était en vacances; toute petite, elle avait une petite selle pour elle sur le cadre du vélo. Plus grande, elle eut une bicyclette. Souvenirs ensoleillés des routes de campagne avec son père; son père tuant une vipère sur la route; le casse-croûte au bord du chemin... La mère n'aimait guère ces sorties à deux et s'y opposait souvent. Cela « fatiguait la petite ». Déjà là...

Ainsi se découvrait un paysage œdipien. Le délire disparut. Ou plutôt fit place à un procès autre : Jeanne devint hypocondriaque. Le deuil se jouait maintenant sur les objets partiels tirés du corps de la mère, introjectés et tourmenteurs à l'intérieur de son propre corps. Je continuai le travail à ce niveau. Nous pûmes établir des liens entre ce qu'elle disait de sa mère, et ses « mauvaises jambes » ou les troubles de son intestin.

J'aurais sans doute dû m'interroger sur l'absence de tout transfert repérable. Qu'étais-je pour elle? Quelle position occupais-je dans la constellation de ses images? Rien n'en venait affleurer, rien que je puisse entendre. J'étais un confident amical et un « spécialiste » auquel elle faisait confiance, voilà tout. Aucune homothétie, aucune analogie que je puisse repérer, entre ce qu'elle disait et ce qui se passait entre nous. Pas le moindre signifiant accrochable. Et puis, le travail progressait et *elle guérissait!*

L'hypocondrie céda. Elle put quitter l'hôpital, et revint me voir en consultation, d'abord toutes les semaines, puis tous les quinze jours, car son service aux Postes, qu'elle avait pu reprendre, ne lui permettait pas davantage. Tout se passait bien apparemment. Elle avait obtenu un appartement H.L.M. de deux pièces, à proximité de son travail. C'est alors que commença pour moi une rude épreuve.

Jeanne tentait de vivre. Elle chercha à nouer des relations avec son entourage. Mais, me dit-elle, « à part une vieille dame qui ne pense qu'à ses chats, les autres sont des ménages qui n'ont que faire de moi ». Elle s'inscrivit à un « Club des solitaires », y alla trois fois, et m'en fit une description où le comique faisait passer le désespoir. « Qui voulez-vous qui me

fréquente, me disait-elle, vieille et laide comme je suis? » Elle n'avait aucune famille – le cousin boulanger était reparti en province –, elle était laide, pauvre, surchargée de travail, sans possibilités de voyage. C'est sans animosité qu'elle me disait : « Vous n'y pouvez rien, mais voyez : j'ai maintenant des envies, je me sens libre, et rien n'est possible! »

« – Madame Jeanne, vous n'avez que trente-huit ans, ce n'est pas vrai que vous êtes vieille. Et vous pourriez vous arranger un peu mieux; découvrir des choses que vous ne connaissez pas; lire; écouter de la musique; fréquenter vos collègues... » Heureusement elle m'épargnait ces banalités désespérées auxquelles je me sentais conduit, elle les réfutait d'avance dans une lucide appréciation : « Je suis usée, vieillie avant l'âge. Je n'ai que des demandes et rien à apporter. Et là où je suis, ça n'intéresse personne. » Et c'était vrai. Même si, par ailleurs, je pourrais, on pourrait argumenter qu'il y a là résistance au changement, s'appuyant sur l'insuffisance de l'analyse du transfert. Cette possibilité même de l'analyse du transfert est-elle à la merci de mon habileté d'analyste? de l'analyse de mon contre-transfert? Si je questionne celui-ci, j'y reconnais, pour reprendre les distinctions de niveaux proposés par J.-B. Pontalis¹, moins des *mouvements* ou des *positions* ou *prises*, qu'une massive *emprise*, celle « qui suscite chez l'analyste une attente, une visée imaginaire, un désir de "faire naître l'autre à lui-même" ». Et je me heurte bien là, comme en ces cas limites auxquels Pontalis se réfère, à « des puissances destructrices massivement agissantes, qui font parler de mort, par meurtre ou effacement, de la vie psychique ». Seulement là, ces puissances destructrices ont un visage précis, réel, incontournable, froidement quotidien.

Nos entretiens se sont espacés; puis ont cessé. Un jour, j'ai demandé à l'assistante sociale du service, qui avait à faire par là, de passer voir M^{me} Jeanne. Elle l'a trouvée dans son deux-pièces H.L.M., à la même place. M^{me} Jeanne avait récupéré les meubles mis au garde-meubles après la faillite de l'épicerie : « les meubles de mes parents ». Ils envahissaient tout l'espace des deux pièces : à peine pouvait-on se couler le long des murs. Le corps de M^{me} Jeanne repeuplé des morceaux de sa mère. Le corps de sa mère restauré. L'espace

1. J.-B. Pontalis : « À partir du contre-transfert : le mort et le vif entrelacés », in *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 12, automne 1975; repris in *Entre le rêve et la douleur*, Gallimard, 1977.

de l'amour (pas la scène primitive, *l'amour*) des parents réoccupé, et Jeanne petite fille dans son monde restauré. Au milieu de tout cela, conservant son travail, seule, M^{me} Jeanne, à quarante ans, vieillissait dignement, un peu originale certes, mais... L'assistante sociale m'a demandé s'il fallait intervenir. Avec une lâcheté indispensable, j'ai dit : non, que c'était bien ainsi. Qu'avait-elle à faire de sa guérison ?

La psychanalyse a, on le sait, opéré une mutation dans l'idée médicale de guérison. On en peut voir le temps d'avènement dans l'abandon de la suggestion, au profit de la méthode d'associations libres. Dans le texte de 1904 : « Sur la psychothérapie ¹ », Freud en marque la portée dans une comparaison saisissante. La suggestion, dit-il, j'ai dû y renoncer depuis huit ans : « Je désespérais de rendre les effets de la suggestion assez efficaces et assez durables pour amener une guérison définitive. » Mais cette considération toute pragmatique le renvoie à une image qu'il emprunte à Léonard de Vinci : celle de la différence entre la peinture et la sculpture. La peinture, dit Vinci, opère *per via di porre*, en appliquant une substance sur une toile blanche. Ainsi fait la suggestion, « sans se préoccuper de l'origine, de la force et de la signification des symptômes morbides ». La sculpture, au contraire, procède *per via di levare*, « en enlevant à la pierre brute tout ce qui recouvre la surface *de la statue qu'elle contient* ² ». Tels sont les buts et moyens de la psychanalyse. Et, au reproche d'inefficacité fait à la suggestion, Freud ajoute celui-ci : « Elle nous interdit toute prise de connaissance du jeu des forces psychiques, elle ne nous permet pas, par exemple, de reconnaître *la résistance*, qui fait que le malade s'accroche à sa maladie, et, par là, lutte contre son rétablissement; pourtant, c'est le phénomène de la résistance qui, seul, nous permet de comprendre le comportement du patient. »

Ce passage me semble capital en ceci qu'il lie en un même mouvement :

- la guérison comme procès effectif et durable;
- le surgissement *per via di levare* d'un sujet *déjà là* (la statue est déjà dans la pierre);

1. In *La technique psychanalytique*, P.U.F., 1953.

2. *Ibid.*, pp. 13-14; mots soulignés par moi.

- la résistance comme dimension essentielle du sujet;
- la *compréhension*, surgissement identique d'un sens, dans la démarche scientifique comme dans la démarche thérapeutique.

Ces dimensions sont à tenir fermement ensemble, et comme un seul et même procès; et à vouloir – pour d'éventuelles raisons didactiques – en isoler certains éléments, comme le fait par exemple la trop fameuse formule « la guérison, de surcroît », on en fausse le sens. La guérison effective, dit Freud, c'est *que la statue vienne à exister*. Et si cette « demande à exister » ne doit pas être confondue avec la seule demande de ne plus souffrir, c'est que le symptôme porte en lui cette *résistance à advenir* qui fait partie de la statue elle-même et lui confère ses *traits* singuliers. La « prise de connaissance du jeu des forces psychiques », la « compréhension », c'est, en un seul et même dégagement, l'avènement de cette statue qu'est la théorie. Mais le travail du sculpteur reste marqué d'une humilité essentielle, et qui ne saurait sans mégalomanie lui faire imposer de façon totalitaire sa statue théorique aux lieu et place de toute statue singulière : c'est que la statue, disent Léonard de Vinci et après lui Freud, *était déjà là, contenue dans la pierre*.

Cette mutation de l'idée de guérison ouvre, me semble-t-il, une dimension proprement *éthique*, incontournable, de l'analyse ¹. La guérison entendue comme *restitutio ad integrum* d'un organisme malade, d'un appareil endommagé, trouve sa justification dans l'idée même d'intégrité. La souffrance n'est pas tant un Mal en soi, que le signe du véritable Mal : le dysfonctionnement, la dégradation. Et même si le médecin accepte – plus ou moins profondément – l'implacable déconstruction de Thanatos, il n'en a pas moins le modèle d'une courbe harmonieuse idéale, de la naissance à la mort : modèle dont il est le serviteur, et qui lui tient lieu d'éthique ². Un tel modèle fonctionne comme référence, voire comme idéal. Médecin et malade y sont l'un comme l'autre *assujettis*; et au regard de cet idéal, il y a la culpabilité : du médecin à ne pas savoir guérir son malade, du malade lui-même, à être malade.

1. Et, dans la mesure où elle peut faire retour sur la médecine, comme il le semble, elle y pose les mêmes problèmes.

2. Apprivoisement de Thanatos : conçu comme le « fatal », parce qu'irrecevable dans la sauvagerie du « démoniaque »!

Per via di levare : la raison, la justification du travail du sculpteur (du travail analytique) est en la statue elle-même, dans le dégagement de sa surface recouverte. Faire venir à exister ce qui est déjà là renvoie à une tout autre éthique. La psychanalyse ne se justifie que de ceci, que ce qui était bâillonné puisse être entendu. Nous connaissons bien ces analyses, interrompues parce que le patient dit « ne plus souffrir », et qui nous laissent, nous analystes, « en manque ». En voici un exemple caricatural. Un jeune homme de dix-huit ans s'adresse à moi, dans le cadre d'une consultation. Tout va pour le mieux pour lui, dit-il, tant dans les études qu'il poursuit, qui lui plaisent et dans lesquelles il réussit, que dans sa vie affective et dans ses intérêts pour diverses activités. Tout, sauf une chose : il est énurétique « depuis toujours », et veut se débarrasser de ce qu'il ressent comme une entrave à un fonctionnement par ailleurs harmonieux. Il a consulté un spécialiste, qui, après examens, lui a dit « que c'était psychologique ». Il conçoit parfaitement l'idée d'une telle causalité, et vient me trouver. Il accepte ma proposition de venir en parler de façon régulière et « le temps qu'il faudra ». Rendez-vous est pris sous quinzaine. Lorsque je le revois, il me tient le discours suivant : depuis le jour de notre premier entretien, il est débarrassé de son énurésie. Une telle guérison l'étonne bien un peu – d'autant qu'il n'avait jamais connu aucune rémission –, mais puisque, après tout, c'était là son seul souci...

Je me sens renâcler, en mon for intérieur. Je traduis cela par : « Ne trouvez-vous pas quand même cela curieux, *au moment même où nous allions en parler ?* » Il en convient aisément, mais ce n'est au fond plus son affaire. Je conclus par une formule qui « laisse la porte ouverte ».

Je le revois trois mois plus tard : « Vous aviez raison, me dit-il, je continue à ne plus pisser au lit, mais je n'en suis pas pour autant débarrassé ; je me réveille plusieurs fois chaque nuit, dans la crainte que cela ne me reprenne ; entamons le travail que nous avions envisagé. » Je cache à peine mon contentement et donne rendez-vous pour une date proche. À ce rendez-vous, il vient me dire que, depuis notre précédent entretien, son sommeil est parfait, que cette fois tout est bien terminé. Il me remercie et s'en va.

Un bloc de pierre s'est présenté sous ma main, une ligne de faille sollicitait mon ciseau de sculpteur. Mais, à chaque

FRANÇOIS GANTHERET

Incertitude d'Eros

Eros est un rôdeur de barrières. Là où il s'arrête n'est déjà plus ce à quoi il aspire ; là où, pour l'instant, il n'est pas encore allé, là se tient l'objet invisible, le seul objet, *terra ignota*. Ainsi se tracent les frontières, les limites entre le totalement identique et le radicalement étranger.

Ce livre rôde sur les mêmes frontières : celles qui délimitent un *espace* psychique. Il tente, sans jamais lâcher l'appui de la clinique, d'en comprendre l'édification, les fragilités, les déplacements. Entre le corps biologique, le réel sociopolitique, l'antériorité d'une généalogie, et le fantasme qui les rêve, quelle distance, quelles reprises, quels empiètements destructeurs ?

En ces confins sourd, toujours vive, l'énergie libidinale, et naît la pensée qui tente de la lier, de l'épuiser. Il arrive que dans un suspens, par un fugitif pas de côté, l'homme se saisisse de ce qui, ainsi, le constitue : dans le mouvement de la création. Il est ici affirmé que c'est aussi celui de l'interprétation proprement psychanalytique.

François Gantheret, membre de l'Association psychanalytique de France et du comité de rédaction de la Nouvelle revue de psychanalyse, enseigne à l'université Paris VII.



9 782070 702633



84-XI

A 70263

ISBN 2-07-070263-4

135 FF tc